

Amours baroques...

Synopsis



François Boucher (1703 - 1770)

MARIVAUX Les jeux de l'Amour et du Hasard (acte III scène 8) Dorante et Silvia

Dans « Le jeu de l'amour et du hasard », le désir des jeunes premiers n'entre pas en conflit avec la loi du père ou la loi sociale, comme c'est le cas dans la comédie traditionnelle. Seuls obstacles, leur pudeur, leur amour-propre et leur crainte de la médiocrité. Pour sauvegarder les apparences, Silvia et Dorante se retranchent tous les deux dans une ironie qui peut être cruelle au risque de tuer leur amour.

La scène 8 de l'acte 3 est une scène de dépit amoureux. Elle repose sur un double malentendu. Dorante, pour sa part, croit Silvia sensible aux avances de Mario et pense que Silvia ne l'aime pas. Il la pousse à se déclarer. Silvia attend de Dorante qu'il transgresse la loi sociale par amour et qu'il l'épouse pour ce qu'elle est, pas pour ce qu'elle paraît. Tandis que Dorante fuit par déception sentimentale, Silvia veut éprouver la sincérité de son sentiment. Les didascalies mettent en valeur le double jeu des personnages : les apartés adressés au spectateur sont censés exprimer la sincérité de leurs sentiments, puisqu'ils sont dégagés du souci de paraître.

Le contraste entre les apartés et les répliques signalées « haut » renforce le dédoublement des personnages partagés entre les élans de leur cœur et les exigences de la convenance sociale. Silvia a deux raisons de prolonger l'entretien : d'une part, elle retarde son aveu pour ménager sa pudeur et les bienséances, d'autre part, elle doit repousser le départ de Dorante qui apporterait un dénouement tragique à leur badinage. Silvia excite d'abord la jalousie de Dorante en entretenant le mensonge de sa rivalité avec Mario. Ensuite, avec mauvaise foi, elle feint d'ignorer les raisons de son départ précipité.

Dorante, à part.

Qu'elle est digne d'être aimée ! Pourquoi faut-il que Mario m'ait prévenu ?

Silvia.

Où étiez-vous donc, monsieur ? Depuis que j'ai quitté Mario, je n'ai pu vous retrouver pour vous rendre compte de ce que j'ai dit à M. Orgon.

Dorante.

Je ne me suis pourtant pas éloigné. Mais de quoi s'agit-il ?

Silvia, à part.

Quelle froideur ! (Haut.) J'ai eu beau décrier votre valet et prendre sa conscience à témoin de son peu de mérite ; j'ai eu beau lui représenter qu'on pouvait du moins reculer le mariage, il ne m'a pas seulement écoutée. Je vous avertis même qu'on parle d'envoyer chez le notaire, et qu'il est temps de vous déclarer.

Dorante.

C'est mon intention. Je vais partir incognito, et je laisserai un billet qui instruira M. Orgon de tout.

Silvia, à part.

Partir ! ce n'est pas là mon compte.

Dorante.

N'approuvez-vous pas mon idée ?

Silvia.

Mais... pas trop.

Dorante.

Je ne vois pourtant rien de mieux dans la situation où je suis, à moins que de parler moi-même, et je ne saurais m'y résoudre. J'ai d'ailleurs d'autres raisons qui veulent que je me retire ; je n'ai plus que faire ici.

Silvia.

Comme je ne sais pas vos raisons, je ne puis ni les approuver ni les combattre, et ce n'est pas à moi à vous les demander.

Dorante.

Il vous est aisé de les soupçonner, Lisette.

Silvia.

Mais je pense, par exemple, que vous avez du dégoût pour la fille de M. Orgon.

Dorante.

Ne voyez-vous que cela ?

Silvia.

Il y a bien encore certaines choses que je pourrais supposer ; mais je ne suis pas folle, et je n'ai pas la vanité de m'y arrêter.

Dorante.

Ni le courage d'en parler ; car vous n'auriez rien d'obligeant à me dire. Adieu, Lisette.

Silvia.

Prenez garde ; je crois que vous ne m'entendez pas, je suis obligée de vous le déclarer.

Dorante.

À merveille ! et l'explication ne me serait pas favorable. Gardez-moi le secret jusqu'à mon départ.

Silvia.

Quoi ! sérieusement, vous partez ?

Dorante.

Vous avez bien peur que je ne change d'avis

Silvia.

Que vous êtes aimable d'être si bien au fait !

Dorante.

Cela est bien naïf. Adieu.

Silvia, à part.

S'il part, je ne l'aime plus, je ne l'épouserai jamais... (Elle le regarde aller.) Il s'arrête pourtant ; il rêve ; il regarde si je tourne la tête, et je ne saurais le rappeler, moi... Il serait pourtant singulier qu'il partît après tout ce que j'ai fait !... Ah ! voilà qui est fini, il s'en va ; je n'ai pas tant de pouvoir sur lui que je le croyais. Mon frère est un maladroit ; il s'y est mal pris. Les gens indifférents gâtent tout. Ne suis-je pas bien avancée ? Quel dénouement ! Dorante reparaît pourtant ; il me semble qu'il revient. Je me dédis donc ; je l'aime encore... Feignons de sortir, afin qu'il m'arrête ; il faut bien que notre réconciliation lui coûte quelque chose.

Dorante, l'arrêtant.

Restez, je vous prie ; j'ai encore quelque chose à vous dire.

Silvia.

À moi, monsieur ?

Dorante.

J'ai de la peine à partir sans vous avoir convaincue que je n'ai pas tort de le faire.

Silvia.

Eh ! monsieur, de quelle conséquence est-il de vous justifier auprès de moi ? Ce n'est pas la peine ; je ne suis qu'une suivante, et vous me le faites bien sentir.

Dorante.

Moi, Lisette ! est-ce à vous de vous plaindre, vous qui me voyez prendre mon parti sans me rien dire ?

Silvia.

Hum ! si je voulais, je vous répondrais bien là-dessus.

Dorante.

Répondez donc, je ne demande pas mieux que de me tromper. Mais que dis-je ? Mario vous aime.

Silvia.

Cela est vrai.

Dorante.

Vous êtes sensible à son amour ; je l'ai vu par l'extrême envie que vous aviez tantôt que je m'en allasse ; ainsi vous ne sauriez m'aimer.

Silvia.

Je suis sensible à son amour ! qui est-ce qui vous l'a dit ? Je ne saurais vous aimer ! qu'en savez-vous ? Vous décidez bien vite.

Dorante.

Eh bien, Lisette, par tout ce que vous avez de plus cher au monde, instruisez-moi de ce qui en est, je vous en conjure.

Silvia.

Instruire un homme qui part !

Dorante.

Je ne partirai point

Silvia.

Laissez-moi. Tenez, si vous m'aimez, ne m'interrogez point. Vous ne craignez que mon indifférence et vous êtes trop heureux que je me taise. Que vous importent mes sentiments ?

Dorante.

Ce qu'ils m'importent, Lisette ! peux-tu douter encore que je ne t'adore ?

Silvia.

Non, et vous me le répétez si souvent que je vous crois ; mais pourquoi m'en persuadez-vous ? Que voulez-vous que je fasse de cette pensée-là, monsieur ? Je vais vous parler à cœur ouvert. Vous m'aimez ; mais votre amour n'est pas une chose bien sérieuse pour vous. Que de ressources n'avez-vous pas pour vous en défaire ! La distance qu'il y a de vous à moi, mille objets que vous allez trouver sur votre chemin, l'envie qu'on aura de vous rendre sensible, les amusements d'un homme de votre condition, tout va vous ôter cet amour dont vous m'entretenez impitoyablement. Vous en rirez peut-être au sortir d'ici, et vous aurez raison. Mais moi, monsieur, si je m'en ressouviens, comme j'en ai peur, s'il m'a frappée, quel secours aurai-je contre l'impression qu'il m'aura faite ? Qui est-ce qui me dédommagera de votre perte ? Qui voulez-vous que mon cœur mette à votre place ? Savez-vous bien que, si je vous aimais, tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde ne me toucherait plus ? Jugez donc de l'état où je resterais. Ayez la générosité de me cacher votre amour. Moi qui vous parle, je me ferais un scrupule de vous dire que je vous aime, dans les dispositions où vous êtes. L'aveu de mes sentiments pourrait exposer votre raison, et vous voyez bien aussi que je vous les cache.

Dorante.

Ah ! ma chère Lisette, que viens-je d'entendre ? tes paroles ont un feu qui me pénètre. Je t'adore, je te respecte. Il n'est ni rang, ni naissance, ni fortune qui ne disparaisse devant une âme comme la tienne. J'aurais honte que mon orgueil tînt encore contre toi, et mon cœur et ma main t'appartiennent.

Silvia.

En vérité, ne mériteriez-vous pas que je les prisse ? ne faut-il pas être bien généreuse pour vous dissimuler le plaisir qu'ils me font ? et croyez-vous que cela puisse durer ?

Dorante.

Vous m'aimez donc ?

Silvia.

Non, non ; mais si vous me le demandez encore, tant pis pour vous.

Dorante.

Vos menaces ne me font point de peur.

Silvia.

Et Mario, vous n'y songez donc plus ?

Dorante.

Non, Lisette. Mario ne m'alarme plus ; vous ne l'aimez point ; vous ne pouvez plus me tromper ; vous avez le cœur vrai ; vous êtes sensible à ma tendresse. Je ne saurais en douter au transport qui m'a pris, j'en suis sûr ; et vous ne sauriez plus m'ôter cette certitude-là.

Silvia.

Oh ! je n'y tâcherai point, gardez-la ; nous verrons ce que vous en ferez.

Dorante.

Ne consentez-vous pas d'être à moi ?

Silvia.

Quoi ! vous m'épouserez malgré ce que vous êtes, malgré la colère d'un père, malgré votre fortune ?

Dorante.

Mon père me pardonnera dès qu'il vous aura vue ; ma fortune nous suffit à tous deux, et le mérite vaut bien la naissance. Ne disputons point, car je ne changerai jamais.

Silvia.

Il ne changera jamais ! Savez-vous bien que vous me charmez, Dorante ?

Dorante.

Ne gênez donc plus votre tendresse, et laissez-la répondre...

Silvia.

Enfin, j'en suis venue à bout. Vous... vous ne changerez jamais ?

Dorante.

Non, ma chère Lisette.

Silvia.

Que d'amour !

Georg Friedrich HÄNDEL

Sonate en sol majeur

Molière Dom Juan (Acte I, scène 2)

Sganarelle (Fernanda)

Eh ! Mon Dieu ! Je sais mon Don Juan sur le bout du doigt, et connais votre cœur pour le plus grand coureur du monde : il se plaît à se promener de liens en liens, et n'aime guère demeurer en place. Je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.

Don Juan

Quoi ? Tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux !

Non, non : la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige.

Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable ; et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement.

On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir.

Enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs : je me sens un cœur à aimer toute la terre ; et comme Alexandre, je

souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

Jean-Henry d'ANGLEBERT 1629-1691

Prélude en sol majeur

François COUPERIN 1668-1733

« Les Amours Badins »

Clavecin seul

Le Misanthrope ACTE II scène 1 (Alceste, Célimène)

Alceste, qui n'aime que la vérité, la sincérité, la droiture s'éprend de Célimène qui représente tout ce qu'il déteste, hypocrisie, légèreté, persiflage, fausses apparences. Ayant succombé aux charmes de la jeune veuve, il voudrait qu'elle ne se consacre qu'à lui, qu'elle renonce à cette mondanité qu'il hait tant. Évidemment, elle n'en a aucunement l'intention: c'est tout l'enjeu de la pièce, qui orchestre le spectacle des bassesses, des manoeuvres, mais surtout des faiblesses des deux protagonistes. Le Misanthrope, comme Dom Juan, est une pièce à part dans l'œuvre de Molière. C'est une comédie certes mais comédie grinçante qui fait tomber les masques et constitue une peinture sur le vif de la nature humaine et de la société de son temps.

Alceste

Madame, voulez-vous que je vous parle net ?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait :
Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,
Oui je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble :
Et je vous promettrais mille fois le contraire,
Que je ne serais pas en pouvoir de le faire.

Célimène

C'est pour me quereller donc, à ce que je voi,
Que vous avez voulu me ramener chez moi ?

Alceste

Je ne querelle point. Mais votre humeur, madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre âme.
Vous avez trop d'amants qu'on voit vous obséder,
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.

Célimène

Des amants que je fais me rendez-vous coupable ?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable ?
Et lorsque pour me voir ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors ?

Alceste

Non, ce n'est pas, madame, un bâton qu'il faut prendre,
Mais un cœur à leurs vœux moins facile et moins tendre.
Je sais que vos appas vous suivent en tous lieux ;
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux,
Et votre complaisance un peu moins étendue,
De tant de soupirants chasserait la cohue.

Mais, au moins, dites-moi, Madame, par quel sort
Votre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort ?
Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit ?
Vous êtes-vous rendue, avec tout le beau monde,
Au mérite éclatant de sa perruque blonde ?
Est-ce par les appas de sa vaste rhingrave,
Qu'il a gagné votre âme en faisant votre esclave ?
Ou sa façon de rire, et son ton de fausset,
Ont-ils de vous toucher su trouver le secret ?

Célimène

Mais de tout l'univers vous devenez jaloux.

Alceste

C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

Célimène

C'est ce qui doit rasseoir votre âme effarouchée,
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée ;
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser,
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

Alceste

Mais moi, que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, madame, je vous prie ?

Célimène

Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.

Alceste

Et quel lieu de le croire a mon cœur enflammé ?

Célimène

Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire.

Alceste

Mais qui m'assurera que, dans le même instant,
Vous n'en disiez, peut-être, aux autres tout autant ?

Célimène

Certes pour un amant la fleurette est mignonne ;
Et vous me traitez là de gentille personne.
Hé bien ! pour vous ôter d'un semblable souci,
De tout ce que j'ai dit je me dédis ici ;
Et rien ne saurait plus vous tromper que vous-même :
Soyez content.

Alceste

Morbleu ! faut-il que je vous aime !
Ah ! que si de vos mains je rattrape mon cœur,
Je bénirai le ciel de ce rare bonheur !
Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible
À rompre de ce cœur l'attachement terrible ;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

Célimène

Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde.

Alceste

Oui, je puis là-dessus défier tout le monde.
Mon amour ne se peut concevoir ; et jamais
Personne n'a, madame, aimé comme je fais.

Célimène

En effet, la méthode en est toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle ;
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur ;
Et l'on n'a vu jamais un amant si grondeur[6]

Alceste

Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe.
À tous nos démêlés coupons chemin, de grâce ;
Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrêter...

Je retourne à ma flûte. La musique du moins
Reste une amie fidèle qui ne me trahit point.

Johann Sebastian BACH

Sonate en la majeur pour flûte et clavecin obligé BWV 1032

RACINE Phèdre (Acte II, scène 5)

Phèdre, seconde femme de Thésée, roi d'Athènes, éprouve une passion interdite pour Hippolyte, le fils de son époux. Au moment où elle fait ce cruel aveu à sa nourrice Œnone, Thésée est absent et bientôt le bruit de sa mort se répand dans Athènes. C'est Phèdre elle-même qui vient annoncer cette triste nouvelle à Hippolyte ; dans cette entrevue, sa tête s'égaré et elle lui fait l'aveu de ses coupables sentiments. Hippolyte, épouvanté, la repousse avec horreur. (Acte II, scène 5)

Ah, cruel ! tu m'as trop entendue !
Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.
Eh bien ! connais donc Phèdre et toute sa fureur :
J'aime ! Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même ;
Ni que du fol amour qui trouble ma raison
Ma lâche complaisance ait nourri le poison ;
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qui dans mon flanc
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang ;
Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une faible mortelle.
Toi-même en ton esprit rappelle le passé :
C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé ;
J'ai voulu te paraître odieuse, inhumaine ;
Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité mes inutiles soins ?
Tu me haïssais plus, je ne t'aimais pas moins ;
Tes malheurs te prêtaient encor de nouveaux charmes.
J'ai languï, j'ai séché dans les feux, dans les larmes :
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux un moment pouvaient me regarder...
Que dis-je ? Cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire ?
Tremblante pour un fils que je n'osais trahir,
Je te venais prier de ne le point haïr :
Faibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime !
Hélas ! je ne t'ai pu parler que de toi-même !
Venge-toi, punis-moi d'un odieux amour :
Digne fils du héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte !
Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper ;
Voilà mon cœur : c'est là que ta main doit frapper.
Impatient déjà d'expier son offense,

Au-devant de ton bras je le sens qui s'avance.
Frappe : ou si tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main serait trempée,
Au défaut de ton bras prête-moi ton épée ;
Donne.

Georg Philipp TELEMANN

Sonate en do majeur

Epilogue

Pour le bis, Barbara récite sur les Barricades Mystérieuses de F. Couperin trois sonnets de Louise Labbé.

Louise Labé (1524-1566), dit la Belle Cordière en raison du métier de son père cordier, est une écrivaine et poétesse française de la Renaissance (école lyonnaise). Son oeuvre bien que courte est passée à la postérité et porte principalement sur la vision féminine de l'amour et de ses tourments. Je vis, je meurs est un sonnet parmi les plus beaux de ses 24 sonnets. Comme dans la majorité de son oeuvre, dans ce poème Louise Labé parle de l'amour au féminin en écrivant ce qu'elle ressent.

Je vis, je meurs

Je vis, je meurs ; je me brûle et me noie ;
J'ai chaud extrême en endurent froidure :
La vie m'est et trop molle et trop dure.
J'ai grands ennuis entremêlés de joie.

Tout à un coup je ris et je larmoie,
Et en plaisir maint grief tourment j'endure ;
Mon bien s'en va, et à jamais il dure ;
Tout en un coup je sèche et je verdoie.

Ainsi Amour inconstamment me mène ;
Et, quand je pense avoir plus de douleur,
Sans y penser je me trouve hors de peine.

Puis, quand je crois ma joie être certaine,
Et être au haut de mon désiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.

On voit mourir toute chose animée

On voit mourir toute chose animée,
Lors que du corps l'âme subtile part.
Je suis le corps, toi la meilleure part :
Où es-tu donc, ô âme bien-aimée ?

Ne me laissez par si long temps pâmée,
Pour me sauver après viendrais trop tard.

Las ! ne mets point ton corps en ce hasard :
Rends-lui sa part et moitié estimée.

Mais fais, Ami, que ne soit dangereuse
Cette rencontre et revue amoureuse,
L'accompagnant, non de sévérité,

Non de rigueur, mais de grâce amiable,
Qui doucement me rende ta beauté,
Jadis cruelle, à présent favorable.

Tant que mes yeux pourront larmes épandre

Tant que mes yeux pourront larmes épandre
A l'heur passé avec toi regretter,
Et qu'aux sanglots et soupirs résister
Pourra ma voix, et un peu faire entendre ;

Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignard luth, pour tes grâces chanter ;
Tant que l'esprit se voudra contenter
De ne vouloir rien fors que toi comprendre,

Je ne souhaite encore point mourir.
Mais, quand mes yeux je sentirai tarir,
Ma voix cassée, et ma main impuissante,

Et mon esprit en ce mortel séjour
Ne pouvant plus montrer signe d'amante,
Prierai la mort noircir mon plus clair jour